

Pionnières

Exposition
05 mars — 07 mai 2022

Claude Cahun, Tiphaine Calmettes, Eden Tinto Collins, Laura Gozlan,
Kapwani Kiwanga, Anita Molinero, Tania Mouraud, ORLAN et Nora Turato



Affiche © Virginie Barré pour Zoo Galerie

dessin Virginie Barré

ZOO
GALERIE

12 rue Lamoricière, 44100 Nantes
Du mardi au samedi, 14h-19h
zoogalerie.fr | contact@zoogalerie.fr
t. 02 55 11 88 45

L'exposition inaugurale *Pionnières*, proposée par Zoo galerie dans son nouvel espace au 12 rue Lamoricière, rassemblera des figures essentielles de la deuxième moitié du XX^e siècle jusqu'à nos jours. Dédiée à des femmes artistes, cette exposition s'inscrit dans le concert de réhabilitation de leur apport dans la création contemporaine, porté ces dernières années par des institutions prestigieuses et des centres d'art en France et à l'étranger dont Zoo galerie (qui dès ses débuts a proposé des expositions personnelles à des artistes femmes, de Delphine Coindet à Tiphaine Calmettes, d'Émilie Pitoiset à Camille Tsvétoukhine, de Laetitia Badaut-Hausmann à Lily Renaud-Dewar).

Au-delà de la question des quotas, qui pose de réelles interrogations sur la présence des femmes au sein de l'art contemporain – les statistiques en ce sens sont implacables – il s'agit de montrer l'apport de ces dernières dans la création contemporaine. Ou, plutôt, de participer de ce mouvement qui tend à leur rendre toute la place qu'elles méritent. Nous ne prétendons pas nous mesurer à la puissance d'un musée comme le Centre Pompidou qui, avec « Elles font l'abstraction », remettait en lumière le rôle, longtemps cantonné au second plan, voire carrément invisibilisé, et pourtant bien prépondérant qu'elles ont tenu dans la naissance de mouvements artistiques aussi fondamentaux que celui de l'abstraction.

Rappelez-vous la place d'une Hilma af Klint, que certains considèrent désormais comme une des instigatrices de l'art abstrait, avant Kandinsky ; celle de Yoko Ono, longtemps présentée comme la compagne de John Lennon avant qu'on ne reconnaisse sa place dans l'histoire de la performance ; ou encore d'Agnes Dénes, qui, bien avant que les artistes hommes ne se préoccupent d'écologie, créait en 1982, aux portes de Manhattan, un immense champ de blé, *Wheatfield*.

Avec *Pionnières*, nous souhaitons participer de ce mouvement de réécriture de l'histoire de la création contemporaine qui y inclut les femmes et leurs apports, souvent marqués par la radicalité, la contestation de tout ordre artistique établi et la dénonciation de toutes les formes de domination issues d'un ordre patriarcal qui, au sein du milieu de l'art comme ailleurs – l'actualité des médias nous le confirme tous les jours – continue à avancer, plus ou moins masqué.

Partant de la figure quasi légendaire de Claude Cahun – et de celle de sa compagne Marcel Moore – qui a très tôt affirmé une totale liberté de mœurs à travers ses autoportraits et autres publications, *Pionnières* a voulu inviter une dizaine d'artistes que leur travail inscrit dans le sillage, radical et décomplexé, de la Nantaise. Il ne s'agit pas de tracer un parcours historique précis, mais plutôt de dessiner un chemin de traverse, fait d'affinités et d'admiration.

La présence de Tania Mouraud au sein de cette « consœur » nous semblait particulièrement évidente. L'artiste est connue pour s'être violemment débarrassée de son passé pictural en un autodafé qui a marqué ses proches : point de départ de son plongeon dans l'aventure de l'art conceptuel, qu'elle marquera profondément par ses *Chambres d'initiation* notamment, qui offrent un regard novateur sur l'objet, mais surtout en se délivrant radicalement de la nécessité de la présence de ce dernier pour se concentrer sur l'espace mental du regardeur. Par la suite, elle se consacra à la saturation de l'espace urbain, qu'elle ciblera une première fois avec la série des *NI*, puis avec ses nombreux *Wall Paintings*, à la limite de la lisibilité, qui forcent le passant à considérer l'emprise des énoncés publicitaires sur son imaginaire. Aujourd'hui, elle continue le combat en réalisant des séries de photos qui témoignent des discours plus qu'ambigus des politiques énergétiques des nations européennes.

Incontournable était également la figure d'ORLAN, dans cette réunion de « précurseurs » : ses actions, spectaculaires, destinées à mettre en lumière la dépendance des femmes envers le pouvoir des hommes nous semblaient devoir être mises en évidence. Les pressions sociales, politiques et religieuses qui s'impriment sur le corps de la femme ont vigoureusement été remises en question par l'artiste tout au long d'une carrière qui n'a cessé d'interroger les raisons de cette secondarisation. ORLAN s'est emparée, non sans humour, de l'« esthétique féminine » et de ses « canons », qu'elle a pointés, sans trembler, pour faire vaciller une esthétique dominée par la raison masculine.

Le travail d'Anita Molinero, de même, est profondément pionnier, s'attaquant à l'un des objets phares de la modernité : la poubelle, qui symbolise la capacité d'une société à se débarrasser d'encombrants détritiques tout en masquant leur incontrôlable devenir. Le travail de Molinero, qui a fait de ces indispensables objets urbains la matière première de ses concrétions plastiques, se situe désormais au cœur d'un débat sociétal et existentiel : celui de la prolifération des déchets qui nous menace, rien moins que le devenir du vivant sur notre planète. En moderne sorcière, Anita Molinero transcende nos effrois millénaristes pour créer des formes plastiques parfaitement jubilatoires.

Au travail de ces grandes aînées, nous avons souhaité associer celui d'une jeune génération, dont nous estimons que, par certains côtés, il s'en inspire et le prolonge. Si les luttes qu'ont menées les pionnières que nous venons d'évoquer restent totalement d'actualité, le travail des jeunes artistes ci-dessous a pris d'autres directions formelles pour les évoquer. S'emparant de nouveaux enjeux, tenant compte de nouvelles difficultés – peut-être plus enfouies – pour faire valoir leur pratique, elles utilisent par exemple des outils technologiques qui étaient inexistantes il y a ne serait-ce qu'une vingtaine d'années.

Les œuvres de Nora Turato sont essentiellement tournées vers le langage, ou plutôt : la langue qui circule sur les réseaux sociaux, et plus largement dans l'infosphère. L'artiste croate s'empare des énoncés qui enflent démesurément le contenu de cette nébuleuse qu'on appelle « le Web » pour produire des performances cathartiques. Elle y vocalise cette novlangue, passant de la mélopée au chant et du récit scandé à l'imprécation, aboutissant fatalement à la déroute d'une logique du discours qui veut que les mots s'accordent à la parole et le phrasé à la compréhension. Nora Turato renouvelle profondément l'art du *cut-up*, souhaitant rendre compte du brouhaha fondamental de l'espèce humaine.

Tiphaine Calmettes s'intéresse aux plantes rudérales, aux menhirs anthropomorphiques, au béton végétal, aux mères de kombucha... Cette énumération hétéroclite reflète les préoccupations d'une artiste qui se passionne pour les rapports de cohabitation entre le vivant et l'inerte, pour la possibilité qu'ont les plantes de recoloniser un espace qui leur est de plus en plus disputé, remettant en vigueur, au passage, des recettes que l'on disait « de grand-mère » et qui réfèrent à des savoirs disparus. Le travail de Tiphaine Calmettes s'inscrit profondément dans une époque qui cherche, autant qu'elle le peut, à préserver le vivant par des actions non autoritaires – à l'instar de cette mère de kombucha qu'elle a laissé proliférer jusqu'à recouvrir le bassin qui l'hébergeait.

Kapwani Kiwanga, lauréate du prix Duchamp 2021, s'intéresse, elle aussi, aux plantes, et plus précisément aux fleurs, dont elle revisite le sens de leur présence au sein d'installations qui mettent à plat leur fonction habituelle d'agrément et de célébration. Les bouquets que Kiwanga met ainsi en scène sont tous reliés à des événements historiques marquants de l'histoire coloniale récente. À l'inverse de ceux qui sont généralement utilisés dans les cérémonies officielles, ils sont chez elle laissés à l'abandon. Non renouvelées, les fleurs deviennent ainsi le symbole de drames enfouis, se fanant naturellement au rythme de leur dessèchement. La symbolique du deuil est éminemment présente dans ses pièces aux titres évocateurs. À l'instar de l'interprétation des événements historiques et de leurs survivances dans la mémoire collective, largement fluctuantes, la composition du bouquet est laissée à l'appréciation du fleuriste et/ou du commissaire – manière de renvoyer à l'enfouissement et à l'invisibilisation d'une histoire parallèle mais aussi à la façon dont est construite cette dernière.

Laura Gozlan a créé le personnage de *Mum*, qui apparaît dans ses vidéos comme l'avatar non binaire de sa créatrice. Dans ses films parodiques aux ambiances délétères et grotesques, l'artiste explore les discours millénaristes issus de précédents New Age et cybernétiques, reboostés par de nouvelles idéologies techno-utopiques. Son personnage à l'allure repoussante est un "anti sex-symbol", véritable cauchemar d'un patriarcat biberonné à l'image de la femme fatale. Ses vidéos décrivent l'inéluctable dégradation physique et mentale de cette sorcière des temps postmodernes. Après avoir fait la promotion d'un onanisme dopé aux pratiques magiques, l'artiste récidive dans sa dernière production en mettant en scène Cloacina, « déesse latine des égouts » (sic), à laquelle elle fait rejouer l'antique opposition entre l'élevé et le bas, l'aérien et le confiné, le pur et le souillé.

Eden Tinto Collins est quant à elle une pionnière des réseaux, une rebelle tiers-mondiste qui affiche sa *Blackness* sans sourciller, mais sans trop vouloir pour autant prendre une hypothétique revanche. Consciente des montagnes à gravir pour accéder à une mythique décolonisation de la société occidentale, elle lui préfère les rêves futuro-loufoques d'un Sun Ra, dont elle adopte avec flamboyance la surprésence scénique. ETC sait tout faire : chanter comme Whitney Houston et Beyoncé, écrire comme Chimamanda Ngozi Adichie et Norman Spinrad, créer des concepts comme celui de l'« entase », qui reconnecte novlangue geek et argot de banlieue, sabir afro-international et mythologie post-humaine, cyborg et « blackploitation ».

En écho à cette exposition, Zoo galerie publiera un entretien réalisé par Carole Douillard, artiste performeuse vivant à Nantes, avec deux artistes américaines pionnières s'il en est : Barbara T. Smith et Susan Lacy qui ont participé en leur temps à la grande aventure de la naissance de la performance.

L'ouverture de ce nouveau lieu permettra en outre à Zoo galerie de développer ses activités, en particulier l'ouverture d'une micro-librairie qui proposera une sélection d'ouvrages de référence dans les champs de l'art contemporain, l'esthétique, la poésie, les nouvelles écritures et de valoriser sa propre ligne éditoriale et la revue 02, éditée par Zoo galerie, qui fêtera ses 25 ans d'existence et son 100e numéro.

Patrice Joly, commissaire de l'exposition
Directeur de Zoo galerie, fondateur et rédacteur-en-chef de la revue 02

Les artistes

Claude Cahun

Figure de proue de l'exposition *Pionnières*, Claude Cahun, née Lucy Schwob, est issue de la grande bourgeoisie nantaise et a grandi dans une famille d'intellectuels de tradition juive. Son père, Maurice Schwob, dirige le quotidien *Le Phare de la Loire* et son oncle, Marcel Schwob, est un écrivain symboliste. Claude Cahun bénéficie dans son enfance, d'une formation intellectuelle riche et brillante. En 1909, elle rencontre au lycée Suzanne Malherbe, alias Marcel Moore, qui devient sa complice artistique et sa compagne. Vers 1915, elle se rase le crâne et se met en scène dans des autoportraits photographiques. Se travestissant tantôt en marin ou en dandy, ses clichés sont les fruits d'une recherche intime et laisse entrevoir son être dans toute sa complexité. En 1918, Claude Cahun s'installe à Paris et poursuit des études de philosophie et de littérature à la Sorbonne. Claude Cahun et Marcel Moore fréquentent le cercle des surréalistes, mouvement artistique et littéraire anticonformiste qui s'oppose aux conventions bourgeoises en vigueur. Leur activité est basée notamment sur l'exploration de l'inconscient et du rêve. En 1938, pour fuir le nazisme, Claude Cahun et Marcel Moore s'installent sur l'île de Jersey au large de la Normandie, sur laquelle elles mèneront des actions de résistance contre l'occupant. En raison de ces activités, elles sont arrêtées et échappent de peu à la condamnation à mort. Après la guerre, Claude reprend son travail photographique et renoue avec ses amis surréalistes. Claude Cahun poursuit l'exploration de l'image de soi à travers la photographie qu'elle avait débutée en se rasant les cheveux et en se mettant en scène.

Les thématiques de l'identité, de l'androgynie, du double et de la représentation de soi sont au centre de l'œuvre de Claude Cahun et font écho à l'imaginaire surréaliste. Oubliée après la Seconde Guerre mondiale, son œuvre trouve depuis un écho considérable et suscite notamment l'intérêt des *Gender Studies* et des théoriciens du postmodernisme.

Tiphaine Calmettes

Lauréate du prix AWARE 2020, prix œuvrant pour une reconnaissance accrue du travail des artistes femmes, Tiphaine Calmettes explore à travers la pratique de la sculpture, de l'installation et de la performance le rapport que nous entretenons avec notre environnement. À l'instar des sorcières, elle s'empare de matériaux hétéroclites allant du béton, à la terre, à la mousse ou au lichen. Née à Ivry-sur-Seine, Tiphaine Calmettes a évolué dans un paysage urbain. C'est plus tard, après ses études à l'École des Beaux-Arts de Bourges, que son intérêt pour le vivant et le naturel s'est accentué. S'inspirant du travail des anthropologues et des historien.nes, Tiphaine Calmettes s'intéresse aux savoir-faire millénaires et plus particulièrement à la botanique liée à la pharmacopée.

Les thématiques qu'elle aborde – notamment à travers la performance – sont celles du récit, de l'ancien, de la pensée et du partage. Elle explique mettre en place « les éléments d'une histoire dont elle ne connaît pas l'issue ». En 2019, déjà, Zoo galerie accueillait Tiphaine Calmettes dans le cadre de l'exposition *Dans la basse leur humide*. L'artiste s'était attelée à produire directement dans la galerie des empreintes d'éléments floraux et minéraux dans le béton et un « mur végétal », créant ainsi un rapprochement entre le vivant et l'inerte.

Les artistes

Eden Tinto Collins

Eden Tinto Collins est née en 1991 dans l'Essonne. C'est à l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy qu'elle se forme et développe sa pratique artistique. Elle est décrite comme une « poéticienne hyper médias », à travers sa pratique, elle explore les notions de langues, de réseaux, mythologie et d'identité. Son œuvre est plurielle et oscille entre la vidéo, la performance et l'écriture. Plasticienne et musicienne, elle est par ailleurs activiste dans le milieu afro-descendant.

Les créations vidéo d'Eden Tinto Collins sont inspirées par l'afrofuturisme, un courant artistique et esthétique combinant plusieurs genres dont le réalisme magique, la science-fiction ou encore la cosmologie. Formée en chant-Jazz par le conservatoire du 17^e arrondissement de Paris, elle s'inspire également de figures emblématiques de la musique noire telles que Prince et, plus particulièrement, Sun Ra. Sa pratique révèle un discours poétique. Eden Tinto Collins explore les thématiques de la pensée, de l'esprit, de la langue et plus particulièrement la novlangue. Elle réalise également des créations numériques à l'aide de dispositifs digitaux : ordinateurs, interfaces et réseaux. En juillet 2021, elle publie aux éditions Zéro2 son livre *Bonne arrivée*, une fiction fantasmagique sous forme de conte contemporain. Dans cet ouvrage, elle parle du concept d'« entase », qui désigne les désirs d'émancipation d'une génération régie par les algorithmes.

Laura Gozlan

Née en 1979, Laura Gozlan a suivi des études de scénographie à TAIK (Helsinki) ainsi qu'à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris avant d'être diplômée du Fresnoy, Studio national des Arts Contemporain en 2007. Sa pratique s'articule autour de films expérimentaux et d'installations composées de vidéos et de sculptures. La qualité de son œuvre ayant été très vite reconnue dans le milieu de l'art contemporain, ses films ont été projetés entre 2007 à 2011 au Grand Palais, au Jeu de Paume, à la Cinémathèque française, mais également dans plusieurs festivals cinématographiques. Ses sources d'inspirations sont plurielles, allant de la science-fiction au cinéma expérimental.

À travers son œuvre, Laura Gozlan explore les thématiques du corps, du mouvement, de la féminité et de la transformation. En 2019, dans le cadre de l'exposition *Youth Enhancement System®* à la Galerie Valeria Cetraro, Laura Gozlan imagine le personnage de *MUM* qu'elle met en scène dans une série de vidéos. Un personnage qui lui a été inspiré par les anti-héroïnes que l'on retrouve dans les productions cinématographiques industrielles, des femmes fortes et inquiétantes qui semblent représenter un danger pour le patriarcat. *MUM* c'est donc une femme aux cheveux hirsutes, au visage cerné et à la voix grave. Sorcière des temps moderne, elle tente de composer une potion qui lui permettrait de conserver sa jeunesse. À travers ce personnage, Laura Gozlan critique ouvertement, avec humour et sarcasme, l'oppression machiste sur le corps des femmes.

Les artistes

Kapwani Kiwanga

L'artiste franco-canadienne Kapwani Kiwanga est née en 1978 au Canada dans une famille originaire de Tanzanie. Diplômée d'un cursus en anthropologie et religion comparées à l'Université McGill de Montréal, elle a intégré en 2005 l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. Ses projets se nourrissent du passé pour nous amener à repenser l'avenir grâce à un travail de recherche scientifique rigoureux. Kapwani Kiwanga s'intéresse aussi bien à l'architecture, qu'à la géologie et aux luttes anticolonialistes. En 2018, le Prix Sobey lui est décerné par le Musée des Beaux-Arts du Canada. Deux ans plus tard, en 2020, elle est nommée lauréate du prix Marcel Duchamp.

Kapwani Kiwanga allie dans ses œuvres, récits historiques et réalités contemporaines. Ses œuvres prennent des formes diverses : installations, sons, sculptures et vidéos. Ses thématiques de prédilection sont la mémoire, le conte, la transmission, les sciences sociales et les relations de pouvoir asymétriques. En 2013, elle initie le projet *Flowers for Africa*, à travers lequel elle étudie, en s'inspirant de photographies et de films, la présence et la disposition des bouquets de fleurs lors d'événements diplomatiques liés à l'indépendance de pays africains. Elle recrée, pour ce projet, liant histoire et botanique, les bouquets présents sur les tables de négociations. Ces compositions florales représentent pour elle « des documents en tant que tels, des témoins silencieux, au même titre que d'autres personnes présentes ce jour-là ». Ces reproductions florales sont destinées à se faner au cours de l'exposition, véritable métaphore de la mémoire.

Anita Molinero

Née en 1953 à Flourens, en Gironde, Anita Molinero est une artiste plasticienne française. Diplômée en 1977 de l'école des Beaux-Arts de Marseille, elle est l'une des rares artistes femmes françaises de sa génération à s'exprimer exclusivement à travers la sculpture. En accord avec le mouvement punk, apparu en France à la fin des années 1970, elle compose ses premières sculptures au tournant des années 80 en utilisant des matériaux de récupération. Elle utilise des matériaux industriels hétéroclites tels que le polystyrène, le plastique ou la résine, créant des œuvres visuellement exubérantes et puissantes. Elle transforme, découpe à la scie-sauteuse ou encore brûle au lance-flamme des objets triviaux du quotidien, mobilier urbain ou poubelles. Depuis plus de vingt ans, Anita Molinero crée des œuvres exubérantes et singulières en utilisant, et défigurant, des matériaux triviaux et ordinaires, rebuts de la société de consommation.

Les thématiques qu'elle aborde sont le visible et l'invisible, la pudeur et l'intime. En transformant les matériaux qu'elle récupère, en modifiant leur volume, elle donne à ce que certains considèreraient comme des déchets, une nouvelle présence esthétique. Elle nous plonge ainsi dans un univers proche de celui de la science-fiction, rempli d'œuvres anthropomorphes, mutantes et boursouflées.

Les artistes

Tania Mouraud

Tania Mouraud est née à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale, de deux parents intellectuels et résistants. Elle effectue une partie de ses études au Royaume-Uni, entre 1957 et 1959, avant de s'installer en Allemagne, à Düsseldorf. Au début des années 1960, elle commence à peindre et revient s'installer à Paris. Tania Mouraud y découvre le GRAV, Groupe de Recherche d'Art Visuel, un collectif d'artistes qui souhaite libérer l'art et qui témoigne d'un intérêt pour la création collective et les manifestations artistiques hors du circuit des galeries et des musées⁴. En 1969, lors d'une performance intitulée *Autodafé* : « 1969, I burned all my paintings », elle brûle toute sa peinture et amorce un virage radical dans l'évolution de son œuvre. Tania explore, depuis la fin des années 1960, différentes disciplines : installation, photographie, performance, vidéo, son. À la fin des années 1970, elle se lance dans un projet de peintures murales dans lequel elle entame des recherches sur l'écriture à l'échelle de l'architecture. Les lettres et les espacements y sont étirés jusqu'à la limite du lisible.

Tania Mouraud est une figure majeure de l'art contemporain français. À travers son œuvre, elle interroge les rapports entre l'art et les liens sociaux et critique la société capitaliste, notamment avec la série des « NI ». Reproduite en lettres géantes sur 54 panneaux publicitaires de l'est parisien, cette série questionne l'usage des stratégies traditionnelles de la publicité. Les thématiques de la perception, de la communication et de la performance sont au centre de son œuvre.

ORLAN

Figure de proue du *Body Art*, mouvement dans lequel l'artiste prend pour matériel son propre corps, ORLAN est une artiste contemporaine française. Formée au Conservatoire d'Art Dramatique et à l'école des Beaux-Arts de Saint-Étienne, elle s'intéresse déjà à la performance, à la photographie, mais également à la sculpture. La thématique du corps est présente dans son travail dès ses débuts. Une série de photos intitulées « Corps-Sculptures », sur lesquelles ORLAN met son corps nu en scène, en témoigne. En 1977, à Paris, elle investit la FIAC avec une œuvre performance qui fera polémique, *Le Baiser de l'artiste*. Assise derrière une photographie de son buste dénudé, elle vend contre une pièce de cinq francs des baisers aux visiteurs. La pièce doit être introduite par le visiteur dans une fente transparente qui part de la trachée pour finir sa course au niveau du pubis. *Le Baiser de l'artiste* est une critique du rapport entre l'art et l'argent, mais aussi une dénonciation de l'utilisation du corps de la femme comme objet de fantasmes et de marchandises. Cette œuvre fait scandale, à tel point qu'ORLAN sera renvoyée de son poste d'éducatrice. Plus tard, dans les années 1990, elle entame une série d'opérations-performances de chirurgies plastiques au cours desquelles son corps est modifié sous ses directives. Certaines de ces interventions sont filmées et retransmises en direct et donnent lieu à des captations vidéo et photographique. Dans les années 2000, elle poursuit son travail de création en s'emparant d'outils numériques et scientifiques pour continuer à créer.

Son œuvre, résolument engagée et politique, porte sur le corps, son statut dans la société et les pressions sociales, culturelles et religieuses qui s'exercent sur ce dernier, plus particulièrement sur celui des femmes. ORLAN se livre à un questionnement contemporain sur la valeur de la beauté et les discours qui y sont associés.

Les artistes

Nora Turato

Nora Turato est une artiste performeuse d'origine Croate, émergente sur la scène de l'art contemporain, basée à Amsterdam et formée à l'Académie Gerrit Rietveld d'Amsterdam et à l'Université ArtEZ d'Arnhem, respectivement une école d'arts visuels et de design et une Université d'Arts Appliqués. Dans un premier temps graphiste, elle s'est rapidement tournée vers l'art de la performance. Son travail est basé sur la polyvalence du langage en tant qu'instrument dans la création de performances parlées immersives, qui brisent la distinction entre la musique et l'art de la performance. Ces dernières invitent son public à réévaluer sa propre relation au langage.

À travers ses œuvres, Nora Turato examine la volatilité du langage et traduit les informations délivrées quotidiennement dans des articles, des conversations, des sous-titres et des slogans publicitaires en script pour des vidéos, en livres d'artistes, en œuvres murales, en installations et en performances. Son travail reflète la diversité de ses sources et joue sur les propriétés sémantiques et visuelles du langage. Les mots et expressions qu'elle emploie sont inspirés par le vocabulaire propre à internet. Les déclarations politiques se confondent avec des conversations tirées d'émissions de télé-réalité, révélant des chevauchements subtils entre interactions sociales, stratégies marketing, comportement des consommateurs et introspection.

Visuels pour la presse



Claude Cahun et Marcel Moore, double autoportrait Claude Cahun (gauche) et Marcel Moore (droite), 1948, Jersey © collection Patrice Allain



Claude Cahun, "Vivante tanagra" (autoportrait), 1911 © collection Patrice Allain

Visuels pour la presse

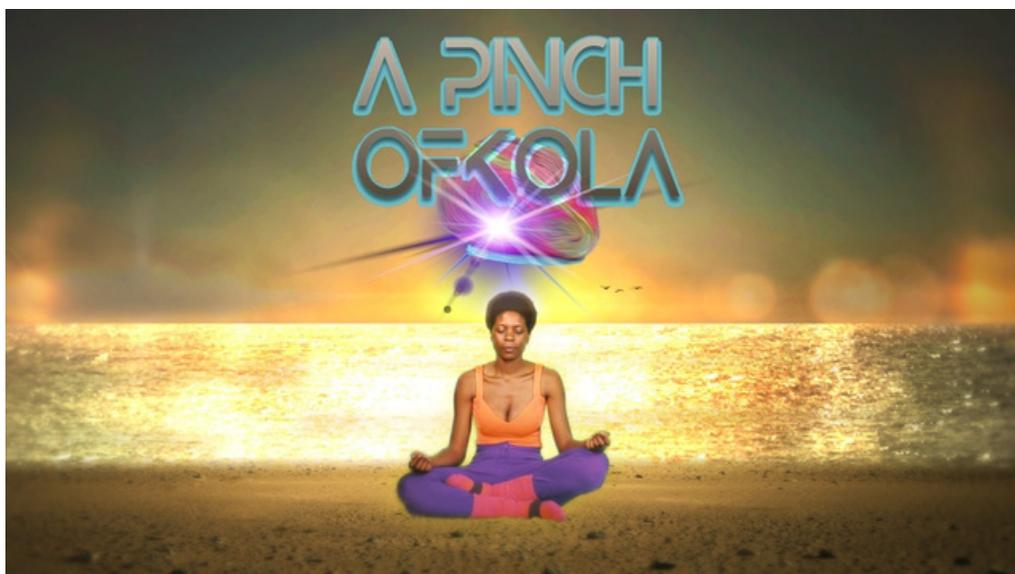


Tiphaine Calmettes, vue d'installation *Théâtre d'objets*, 2022 (à partir d'objets réalisés entre 2018 et 2022), Centre d'art Le Crédac à Ivry-sur-Seine. Céramique, tapis, plantes, béton, pain, Kombucha, métal, dimension variable © ADAGP, Paris, 2022

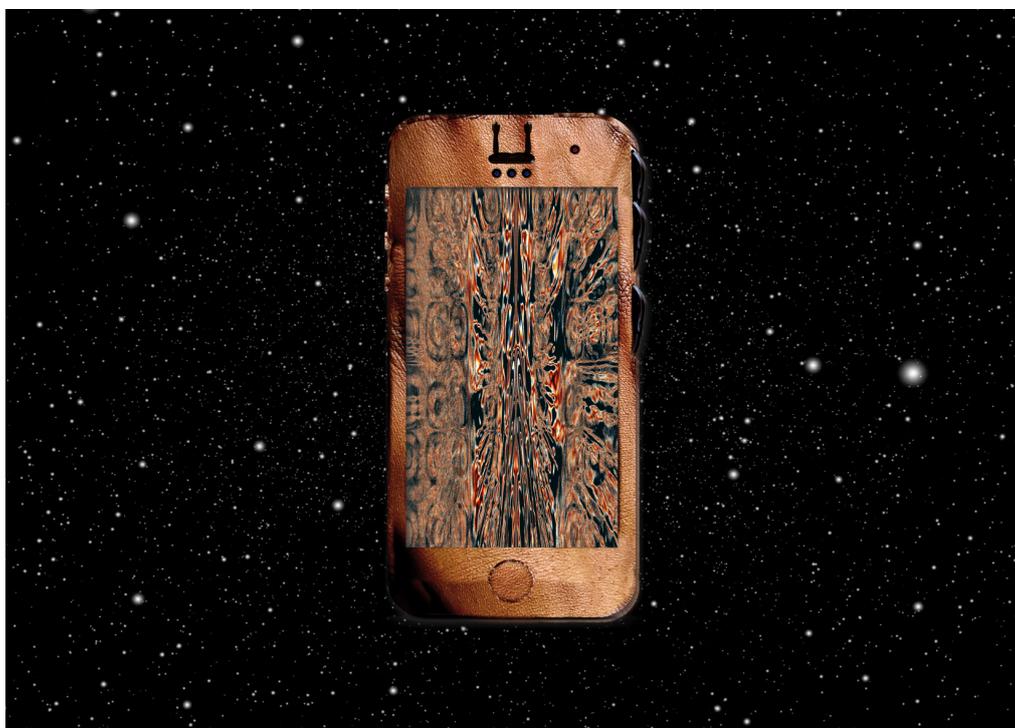


Tiphaine Calmettes, vue d'installation *Théâtre d'objets*, 2022 (à partir d'objets réalisés entre 2018 et 2022), Centre d'art Le Crédac à Ivry-sur-Seine. Céramique, tapis, plantes, béton, pain, Kombucha, métal, dimension variable © ADAGP, Paris, 2022

Visuels pour la presse



Eden Tinto Collins, *Apok- Épisode 1- saison 2. Spinova*, vue de vidéo, 2022 © ADAGP, Paris, 2022



Andréa Reille, Eden Tinto Collins, Seumboy Vrainom :€, Ielhuee, *Coussin 1 - Bridges Bardo*, 2022
© ADAGP, Paris, 2022

Visuels pour la presse



Laura Gozlan, *Foulplay #3*, photogramme, 2022 © Laura Gozlan



Laura Gozlan, *Foulplay #1*, photogramme, 2022 © courtesy Laura Gozlan

Visuels pour la presse

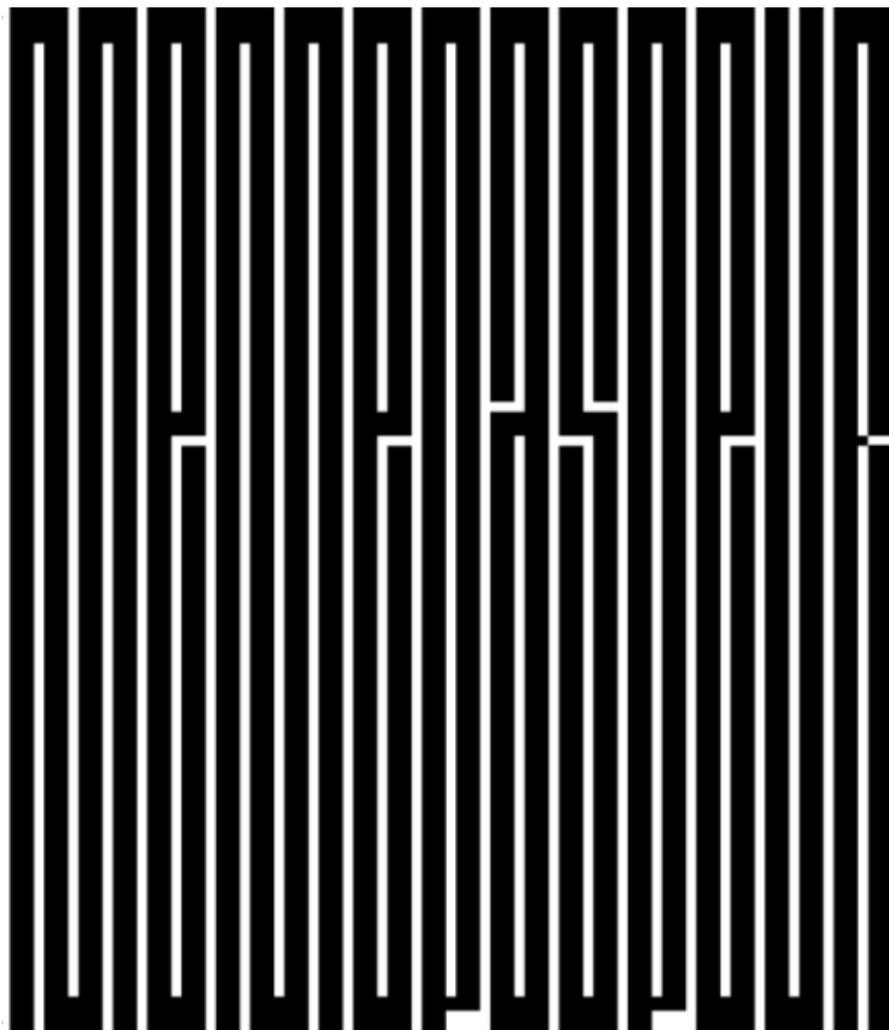


Anita Molinero, *Amiat 2*, 2015 © ADAGP, Paris, 2022



Anita Molinero, *Amiat 2*, 2015 © ADAGP, Paris, 2022

Visuels pour la presse



Tania Mouraud, *Même pas peur*, installation adhésive, 2022 © ADAGP, Paris, 2022



ORLAN, *Le baiser de l'artiste*, 1977, épreuve gélatino-argentique sous Diasec, 1991
© courtesy Galerie Ceysson-Bénétière



Nora Turato, *Thanks I hate it!*, vue de vidéo, 2020 © Nora Turato



Nora Turato, *Thanks I hate it!*, vue de vidéo, 2020 © Nora Turato

Informations pratiques

Vernissage et ouverture au public le 5 mars à partir de 18h30
La date de l'inauguration officielle sera annoncée ultérieurement

Exposition
Pionnières 05 mars — 07 mai 2022

Zoo galerie

12 rue Lamoricière, 44100 Nantes
Du mardi au samedi, 14h — 19h
www.zoogalerie.fr | contact@zoogalerie.fr
+33 (0) 2 55 11 88 45

Contact presse

Maria Kermagoret | Chargée de Médiation culturelle et
Communication
maria.kermagoret@zoogalerie.fr | communication@zoogalerie.fr
+33 (0) 2 55 11 88 45

Les images du dossier sont disponibles pour la presse. L'utilisation est
exclusivement réservée à la promotion de l'exposition.

Mention obligatoire : © Nom de l'artiste, titre, année ou © ADAGP, Paris, 2022



Zoo galerie reçoit le soutien de la Mairie de Nantes, de la Région des Pays de la Loire, du Conseil
Départemental de Loire Atlantique et du Ministère de la Culture (Drac des Pays de la Loire)